

Le devenir de l'islam en Europe Une rencontre complexe

Le nouveau paysage européen inclut de manière irréversible une présence de l'islam. Il en découle, d'une part, que les musulmans désormais occidentaux posent des questions aux Occidentaux non musulmans. Mais, d'autre part, la vision sociale et politique de cette nouvelle « religion enthousiaste » est pleine d'incertitudes et les silences parfois embarrassés des musulmans posent tout autant de questions aux Occidentaux. Parce que les choses ne se passeront pas d'une manière « naturellement » harmonieuse, la situation impose des ajustements réciproques tant en raison des vicissitudes de l'islam mondial que des replis identitaires. Et la nature de ce débat exige que l'on dépasse les simples « bonnes intentions » interculturelles.

Farid El Asri et Felice Dassetto

Farid El Asri est licencié en langues et littératures orientales, agrégé en langue arabe, diplômé en histoire, pensée et civilisations juives (U.L.B.), diplômé en sciences politiques appliquées (F.U.S.L.), il est enseignant de religion islamique depuis sept ans, doctorant en anthropologie et membre du Cismoc (U.C.L.).

Felice Dassetto est sociologue et enseigne à l'U. C.L. où il dirige le Centre interdisciplinaire d'études de l'islam dans le monde contemporain (Cismoc).

Felice Dassetto : Comment comprendre ce qui se passe au sein de l'islam belge et européen ? Je suis perplexe, car le cadre qui se dessine me semble devenir plus tortueux qu'antérieurement. J'avais pensé que, ce qu'il y a quelques années, j'avais appelé l'islam des fils, c'est-à-dire celui de la deuxième génération, allait progressivement prendre le relais de l'islam des pères, celui des années septante et quatre-vingt. Or, il y a bien sûr cet islam des fils qui s'interroge sur son devenir dans le contexte européen. Mais ce questionnement est en quelque sorte per-

turbé ou complexifié par d'autres processus que sont, par exemple, l'arrivée de nouveaux migrants musulmans via les mariages, les études, ou encore le retour en Belgique d'étudiants qui ont été se former dans les universités des pays musulmans et qui reviennent porteurs d'une vision littéraliste de l'islam. Que va-t-il se passer ? Je n'ai pas de réponse. Je ne suis même plus certain que mon analyse ancienne était juste. Je ne sais ce que seront les orientations futures. D'autant que les événements se succèdent : le 11 septembre, les guerres en Afghanistan et en

Irak ne sont pas faits pour simplifier les choses. On se trouve aux prises avec l'interférence constante entre le devenir européen à l'interne et des processus qui renvoient des images de l'islam d'origine externe.

Farid El Asri : D'emblée, j'aimerais affirmer que la posture et le devenir des musulmans d'Europe ou de Belgique me paraissent poursuivre une trajectoire relativement constante depuis près de trente ans. Même si la réflexion sur ce devenir semble évoluer lentement, une observation de l'intérieur mais non partisane conduit à dire que cette évolution est une construction dynamique, exponentielle même. Les événements internationaux ou l'arrivée de personnes de l'étranger n'ont qu'une influence marginale sur la manière qu'a l'écrasante majorité des musulmans européens d'organiser son discours autour du concept coranique de *juste milieu*. L'impact des lectures les plus littéralistes reste très limité, malgré les grands coups d'estampage médiatique. Leur présence repérable ici et là ressemble plus à la « mouche du coche » qu'au « renard face au corbeau ». Certains exagèrent la portée de leur discours. Cela profite aux analystes jeteurs d'écran de fumée. Mais à mon sens, de cette manière on fait l'impasse sur la réalité quotidienne des musulmans d'Europe.

La réalité, c'est que la transmission de l'*islam des parents* aux jeunes est restée significative, bien qu'il faille aujourd'hui complexifier cette notion. Et sa spécificité est autant le silence dans la transmission de la foi que l'exercice de compréhension et de contextualisation des sources isla-

miques auxquels sont invités les héritiers. C'est un exercice de passation et une dynamique de va-et-vient entre un contexte et des sources. Cette *majorité silencieuse*, pour reprendre une formule de Tariq Ramadan, passe par différentes phases d'objectivation. Elle élabore un discours en phase tant avec la spiritualité qu'avec la citoyenneté. C'est cela l'actualité. Hélas, les médias ne retiennent souvent que les discours manichéens ou les postures les plus spectaculaires de l'islam : le littéralisme exacerbé de certains, la traduction de préceptes religieux par la violence. Il importe plutôt de regarder les différentes phases par lesquelles les musulmans sont en train de passer. Les parents ont transmis un certain héritage islamique où s'interpénètrent des préceptes religieux et des coutumes du pays d'origine. La deuxième génération a très tôt voulu distinguer ces éléments, pour les percevoir chacun pour ce qu'ils sont. Ce retour vers une pureté des sources débarrasse l'héritage des scories culturelles sans rejeter complètement le patrimoine des coutumes et des traditions.

La seconde phase, à laquelle on assiste actuellement, est une quête d'harmonie entre l'intériorité et l'extériorité. Il y a quelques années, le grand débat tournait autour d'un possible mariage entre l'appartenance à l'islam et l'appartenance à la Belgique. Aujourd'hui, ce débat est devenu caduc. Personne ne remet plus cela en cause. L'acquis est tel que les déclarations de ceux qui s'interrogent encore sur la fidélité des musulmans à la Constitution belge sont insultantes. La réalité est de dire « je suis complètement musulman et

complètement citoyen ». L'avenir tendra vers un discours plus construit encore. Mais, évidemment, cela demande une rigueur dans l'élaboration de la vision des choses. Cela suppose un important travail qui n'est pas toujours visible. Je pense que les choses vont se dessiner de telle sorte qu'il y aura trois tendances.

La première est celle de ceux qui abandonnent leur appartenance religieuse visible en vue de faciliter leur intégration, au point de perdre leur identité musulmane. La seconde consiste en une définition identitaire de soi par rejet de l'autre. Elle favorise donc le repli : c'est la position de la *salafiya*, un discours caractérisé par un raccourci pédagogiquement porteur, mais trompeur par sa simplification de l'utopie de l'islam originel. La troisième tendance, majoritaire, repose sur un discours de contextualité. Le souci de la fidélité au Coran et à la Sunna fait participer l'intelligence humaine et n'omet pas l'univers environnant. Cette dernière approche est plus exigeante et demande plus de débats et de temps. Mais c'est la seule qui respecte autant la question de la fidélité au texte qu'au contexte.

F. D. : Comment sont perçus les groupes radicaux de la salafiya au sein de la communauté musulmane ? Comme « un caillou dans la chaussure », comme un élément perturbateur ou comme un élément stimulateur ? Car de l'extérieur, on est plutôt sensible à ce que pourrait signifier le silence ambigu des musulmans à l'égard du littéralisme radical. Est-ce de l'ambiguïté ou une difficulté de se situer par rapport à eux ?

F. E. A. : Les lectures littéralistes, *salafiste* ou *wahhabite*, se détournent de l'exercice d'une réflexion profonde sur le texte et le contexte. Elles tentent d'affaiblir la portée de cette posture par des arguments puisés dans le Coran et la Sunna. Ce qu'elles oublient, c'est la marge interprétative qui existe et la divergence des savants eux-mêmes sur pas mal de points. Et donc la possibilité du débat. La tentation est ici celle du recroquevillement et de la qualification systématique de l'interlocuteur de *musulman moderne*. Ce sont là souvent des controverses stériles, mais néanmoins pas toujours inutiles entre les uns, qui adoptent une lecture qui cherche l'esprit du texte coranique, et les autres, qui optent pour un littéralisme rigide ou même dénaturant. La séduction des discours simplistes est effectivement ressentie parfois comme « un caillou dans la chaussure », car elle brouille la réflexion de ceux qui sont en quête d'un *islam pur*. Mais cela peut pourtant être stimulant parfois dans l'échange avec ceux qui sont « assis entre deux chaises ». Cela fait percevoir tout au moins qu'il y a une diversité de lectures dans l'islam. Pour ma part, plutôt que de jeter l'anathème, je pense qu'il faut jeter des ponts en vue de briser l'isolement des lectures. Il faut laisser place aux arguments, à la logique, empêcher le croyant de se bercer d'illusions et de se complaire dans la condamnation de son frère.

F. D. : Cette prudence est-elle due à une volonté de ne pas diviser la communauté ou à la difficulté de trouver des arguments ? Ou bien encore à la carence d'une parole autorisée, à une incapacité de réguler le débat ou, tout au moins, de lui donner un ton ?

F. E. A. : Le mot d'ordre est de dénoncer ce qui est condamnable dans une lecture particulière. Des personnes prennent le devant de la scène et dénoncent des dérives lors de conférences, de rencontres ou dans des mosquées. Certains ne se taisent jamais. Mais la tendance générale est de dire: nous sommes musulmans et nous avons différentes lectures: rationaliste, littéraliste, réformiste, etc. Je pense qu'il faut favoriser la pluralité pour ne pas tomber dans l'isolement par la suffisance ou par la condamnation en bloc. Opter pour la critique sans complaisances dans une fraternité exigeante. Il ne s'agit donc pas d'un rejet catégorique de la *sala-fiya*, mais bien vis-à-vis des dérapages qui y germent, tels que le dénigrement de certains savants, l'amnésie à l'égard d'autres parce qu'on les situe dans l'égarement. Vis-à-vis aussi de la manne de l'aide financière d'origine étrangère, du parachutage de personnes de l'extérieur comme celles provenant d'Arabie saoudite ou du Yémen et qui importent une vision complètement déconnectée du monde, un vocabulaire tronqué, des prises de paroles haineuses. C'est là une démarche pédagogique nécessaire pour une ouverture des esprits. Nos interlocuteurs en Belgique nous demandent d'avoir un discours clair. Or, notre discours est clair. Mais, en même temps, il refuse la diabolisation à tout-va.

F. D. : Vous avez l'impression que ce cap est celui qui donne le ton ? Et que ma vision de ces dernières années n'est qu'une mauvaise impression ?

F. E. A. : Mauvaise non, car on traverse une crise majeure dans le monde, des perturbations brouillent les pistes. À mon sens, on n'a jamais connu pareils imbroglios et tensions. L'horizon appelle chaque jour à prendre position, à dénoncer les dérives existantes, les tragédies de l'actualité et celles qui se commettent au nom de l'islam en le trahissant: le terrorisme, les prises d'otages, la violence, les châtiements corporels. Pourtant, dans ce climat de turbulences, continue de se dessiner un être en quête d'émancipation et qui refuse autant la ghettoïsation de certaines lectures que la méfiance entretenue par les médias à l'égard de l'islam. Nous faisons appel à la probité de part et d'autre, à la nuance et à la complexité des réalités. Il en va de notre avenir à tous.

F. D. : Dans vos propos transparait de manière forte la question de la dynamique interne de l'islam européen. Mais, en même temps, y apparait la question de la construction des images et des représentations que les Européens se font du monde musulman. Il est vrai que la plupart des gens n'ont de connaissance de ce monde qu'à travers de ce qu'ils voient à la télévision et lisent dans la presse. J'ai l'impression toutefois que, depuis les années nonante et à la suite de la montée de l'extrême droite, les médias ont joué un rôle plus serein et pacifiant qu'antérieurement. Pourtant, au cours de cette dernière période, est apparu du côté musulman et de certaines instances internationales, un discours relatif à l'« islamophobie ». Vous-même, vous avez entamé votre propos en dénonçant les médias.

F. E. A. : Personnellement, je me bats contre toute attitude de victimisation. « Personne ne nous aime ! » Une telle pos-

ture est, à mon sens, aussi fausse que dangereuse. Dangereuse car elle favorise le repli identitaire et le rejet systématique des uns par les autres et la création de blocs. S'affirmer victime, c'est faire de la suspicion la carte mère du vivre ensemble. C'est taxer toute critique à l'égard des musulmans de potentiellement islamophobe. Ce n'est pas acceptable. Il doit être entendu que toute critique des musulmans n'est pas islamophobe. Mais cela ne veut pas dire non plus qu'elle ne l'est jamais ! On assiste, en effet, à un phénomène nouveau. Hier, la présence de l'islam en Europe était associée au dossier de l'immigration et les attitudes racistes étaient liées à celles que l'on pouvait avoir à l'égard des *étrangers* ou des *Arabes*. Actuellement ce racisme s'est spécifié et ramifié. Les propos ne se limitent plus à la provenance ou à la couleur de la peau, mais également à la religion musulmane. Le regard a glissé. Et le discours qui prône la haine à l'égard des musulmans est bel et bien islamophobe. Autant la peur est parfois compréhensible, autant le racisme est un délit. Mais il y a un appel à la haine encore plus dénigrant qui glisse de « musulmans danger » à « antimusulman » pour parvenir à « anti-islam ». Ce sont alors les sources et les références d'une religion monothéiste qui sont perçues comme un péril. La chose est condamnable. Parfois, cela relève d'un dérapage dû à la méconnaissance, à la caricature, à la superficialité des images médiatiques. Mais parfois c'est de l'islamophobie flagrante, voulue et entretenue. Des discours comme ceux d'Oriana Fallaci ou d'autres en France relèvent de cette veine.

Dans des faits comme la profanation de cimetières musulmans, les tags sur les façades de mosquées ou leur incendie, les menaces et insultes par internet, les agressions physiques de musulmans, les travaux de l'Observatoire européen de Vienne ont mis en évidence que l'islamophobie participait de la réalité d'un racisme spécifique. La question n'est pas de simplement réprimer ces faits spécifiques, mais de voir ce qui a permis la construction de tels discours insidieusement colonialistes.

F. D. : Au fond, vous dites qu'au-delà des discours extrémistes, il y a une attitude ordinaire qui se situe entre le mépris et le paternalisme. Et qui revient à dire : « Voilà, les pauvres musulmans qui sont bien en retard, qui devraient évoluer. Mais y arriveront-ils jamais ? ».

F. E. A. : Et dans ce discours, on oublie de quoi l'Europe elle-même a hérité. Comment elle s'est construite dans son attitude vis-à-vis de l'islam. C'est-à-dire d'où proviennent les germes du rejet de l'autre.

F. D. : Et réciproquement... ?

F. E. A. : Réciproquement, bien sûr. Certains musulmans pensent le rapport à l'autre en des termes hostiles. L'Europe est donc l'espace de l'hostilité et de la guerre, du *kufir*, de l'infidélité. Mais cela est puisé dans une vision du monde révolue. Il y a un débat à mener pour combattre toutes ces formes de pensée, dans la communauté musulmane comme ailleurs. Nous sommes tous appelés à réformer ces visions. Mais, une fois encore, ce n'est pas relayé par les médias bien que ce soit ce qui fait l'actualité du terrain.

F. D. : En affirmant cela, votre discours ne revient-il pas à dire : « Si ça ne change pas dans l'islam, c'est la faute des autres » ? Ou bien ressentez-vous vraiment le poids d'une telle objectivation stigmatisante par les médias, une sorte de chape de plomb que l'on vous fait porter ?

F. E. A. : C'est en instaurant la réciprocité dans l'échange et dans l'autocritique que l'on ira vers quelque chose de sérieux. J'en appelle à une responsabilité partagée. La question est de voir comment, ensemble, nous pouvons déconstruire la complexité du réel et parvenir à une lecture plus sereine des choses et des êtres.

F. D. : Au fond, vous dites ceci : essayons de nous mettre côte à côte dans ce travail de déconstruction. Parfois, on est cependant embarrassé par le silence des musulmans. On voudrait les entendre parler. Mais les musulmans ne parlent pas. Ou bien, quand ils parlent, c'est pour se justifier ou pour affirmer que la perception de la réalité par les autres ne correspond pas à ce qui se passe vraiment. Mais cette carence de parole des musulmans s'explique peut-être par le fait que, comme dans toute migration, le leadership n'y émerge que très progressivement. Et que, de plus, il doit émerger ici à partir d'une situation conflictuelle et des difficultés de réinscription d'un grand système de pensée dans un contexte nouveau.

F. E. A. : Je suis d'accord avec vous. Ce souci de prise de parole est la seule voie. Mais certains n'osent pas la prendre parce qu'ils ne s'estiment pas assez formés ou redoutent le piège médiatique. Car beaucoup de musulmans sont encore dans cette phase de recherche d'une définition d'eux-mêmes. L'objectivation de soi produit du silence, mais dans le contexte

actuel ce n'est plus cautionnable. Il y a une carence évidente : les quelques intervenants musulmans disponibles sur le terrain se sont rapidement retrouvés surchargés. Mais il y a aussi des espaces d'expression des musulmans eux-mêmes où il faudrait venir à leur rencontre pour dialoguer avec eux. On trouve toutefois aussi une frange de musulmans silencieux par volonté de vivre une vie sans vagues ni polémiques, ou par refus d'être perçu seulement comme musulman.

F. D. : Oui, il y a une cristallisation autour de l'islam. J'ai cependant rencontré des jeunes chercheurs d'origine musulmane qui adoptent l'opinion inverse et qui, à partir d'un point de vue sociologique, affirment qu'il n'y a pas de questions spécifiques à propos de l'islam et seulement des négociations locales. En somme, selon les cas, on adopte une lecture soit sur-islamisée soit sous-islamisée des choses. Un équilibre ne devrait-il pas être recherché ? Par exemple, que penser des affirmations d'Olivier Roy pour lequel ce qui se passe actuellement dans le monde musulman n'est pas autre chose que du nationalisme n'ayant rien à voir avec l'islam. Or, s'il y a bien entendu une dimension d'identité nationale à l'œuvre aujourd'hui, aller jusqu'à dire que l'islam n'a rien à voir ! Ce sont tout de même des acteurs qui donnent un sens à leur combat. Et cela non pas à partir des catégories du seul nationalisme hérité du XIX^e siècle européen, mais à partir aussi d'un répertoire de sens qui se raccroche à leur religion.

F. E. A. : En même temps n'avez-vous pas l'impression que les ouvrages que l'on publie aujourd'hui attribuent tout à l'islam, à tort et à travers ?

F. D. : Je suis toujours perplexe devant les sociologies fonctionnalistes. Leur discours consiste à dire que les acteurs sociaux ne font que réagir à des situations et que, lorsqu'ils ancrent leur discours sur la religion, c'est simplement en vue de suppléer aux insuffisances et dysfonctionnements sociaux. La religion devient alors un simple substitut fonctionnel. Je suis tout aussi perplexe devant des explications en termes de contingence relationnelle dérivées d'une approche purement constructiviste. Elles reviennent à prétendre que les acteurs construisent leur action uniquement en réaction et relation à autrui. Je pense que la religion, tout comme les autres dimensions de l'esprit, a toutefois une force propre dans l'action sociale. Mon sentiment est que, depuis un certain nombre d'années, le monde musulman a mobilisé le référent islamique comme une ressource propre qui puise dans l'histoire et dans le répertoire religieux, comme dans un réservoir de force sociale. Cela ne s'oppose pas, évidemment, à ce que ces processus idéels s'ancrent sur des situations sociales.

F. E. A. : Cela concerne votre lecture du monde musulman lui-même. Mais en Europe, constatez-vous le même phénomène ?

F. D. : En Europe, c'est le déterminisme économique accompagné de sa traduction idéologique qui constitue le moteur principal de la dynamique sociale. C'est là la chape de plomb de la destinée capitaliste et mondialiste dans laquelle nous sommes. En même temps, c'est une destinée qui, pour chacun d'entre nous, apporte de tels avantages qu'elle demeure désirable même pour ceux qui éventuellement critiquent le « système ». Car le système capitaliste a réussi de manière extraordinaire à forger des hommes et des femmes qui, par leurs attentes, leurs désirs et

leurs peurs, sont adaptés à cette société. Derrière, il y a cependant la contrainte du cadrage économique de l'aujourd'hui et de la définition de l'horizon à venir : la croissance du P.N.B., la compétitivité et l'innovation technologique qui seuls assurent cette croissance. Une contrainte des faits donc, mais bouclée dans un discours. J'ai le sentiment que, dans le monde musulman, c'est plutôt le discours qui constitue la ressource à l'aide de laquelle on espère dépasser le statu quo de la société. Une sorte de mouvement de révolte qui crée un discours contre le moule occidental.

F. E. A. : L'islam européen peut-il, comme l'espèrent certains intellectuels, influencer sur le reste du monde musulman ? Ne pensez-vous pas qu'il y a en cela une surestimation de ses capacités ?

F. D. : Pas une surestimation. Parce que, justement, il y a toutes les contradictions internes de l'islam européen, on ne saurait surestimer ses capacités. Cependant, comme dans la vie sociale les choses ne tombent jamais du ciel, il s'agit de comprendre comment se construit la réalité. Je n'ai pas l'impression que le monde arabe comme tel, pour peu que je le connaisse, donnera naissance à une grande dynamique. Le monde turc, quant à lui, est quelque part muselé par son articulation à l'État. Peut-être que du côté indonésien et indien ? Dans le monde africain aussi il y a un bouillonnement extraordinaire. Il y a des pratiques nouvelles, en matière de développement par exemple. Mais je ne pense pas qu'il y ait là le creuset d'élaboration d'une pensée nouvelle. En Europe, il y a peut-être une potentialité à cet égard. ■

Felice Dassetto a publié récemment : *Islams du nouveau siècle*, Bruxelles, Labor, 2004 ; *La rencontre complexe. Occidents et islam*, Louvain-la-Neuve, Académia-Bruylant, 2004.